[Hardy] 16332.
Case
FRC
19627

CONSIDÉRATIONS
SUR LA
DÉNONCIATION DE L'AGIOTAGE.

LETTRE
Au Comte DE MIRABEAU,

Iniquitates ſuæ capient ipſum; improbum. Inquam iſtum, & funibus peccati ſui tenebitur. Ipſe morietur, & in abundantiâ ſtultitiæ ſuæ oberrabit.

Lib. Prov. cap. 5. è Bibl. tremelii.

Il ſera pris par ſes propres iniquités. Je dirai celui-ci mal-honnête homme, & il ſera entravé par les liens de ſon crime. Il diſparoîtra de la ſociété, & l'excès même de ſa ſotte vanité l'écraſera.

Le 27 Mars 1787.

THE NEWBERRY LIBRARY

CONSIDÉRATIONS
SUR LA
DÉNONCIATION
DE L'AGIOTAGE.

SAISI d'indignation à la lecture de votre dernier ouvrage, je m'avance, Comte de Mirabeau, pour éclairer le public sur votre dénonciation, votre personne & vos manœuvres. Je ne puis souffrir plus long-tems qu'un scélérat, se couvrant tour à tour des manteaux les plus sacrés, se faisant un égide des mots de vertu & patrie, ose s'imaginer qu'il fascinera les yeux des Français, & que votre effronterie puisse aller jusques-là que de prétendre à la couronne civique, lorsque l'honnête homme ne vous doit que des mépris, la patrie qu'une expulsion, les loix que des châtimens.

Le motif qui m'anime est l'amour de la vérité, le respect pour le Roi, & tout ce qu'il embrasse sous sa protection, la tendresse pour la patrie, la haine pour le méchant, le mépris pour tout ce qui est vil & corrompu.

Je ne suis ni agioteur, ni financier, ni capitaliste, ni courtisan, ni brouillon. En ce moment, je ne suis rien qu'un homme; mais je le suis, & plût au Ciel que vous pûssiez lire dans mes

yeux & ſur mon front toute l'horreur que vous m'inſpirez ; vous y verriez l'expreſſion du ſentiment univerſel & je n'aurais beſoin de rien dire.

Je cherche en vain dans votre livre les principes de la raiſon ; ceux de l'extravagance, qui en a quelquefois, n'y ſont même pas. Votre livre eſt abſolument ſans principes. Vous avez compilé, au gré de votre fureur, le menſonge, la déraiſon, les injures, la calomnie, des mots : enfin votre livre eſt le coup de déſeſpoir d'un frénétique qui n'a rien à perdre.

A défaut de principes, il faut donc que je m'en tienne à vos conſéquences, & que je leur oppoſe rapidement mes idées ſur les Emprunts, ſur l'Agiotage, ſur le bouleverſement que vous aviſez de prédire.

Prophête ridicule ! faux Elie ! Vendu aux corbeaux qui vous nourriſſent, n'attendez pas de moi, ſur l'agiotage, de longs raiſonnemens entortillés, obſcurs, froids & frivoles, à la faveur deſques je puiſſe, comme vous, faire ſaillir des calomnies ; je ne veux qu'expoſer mes principes pour établir mon droit de citoyen & me montrer vraiment citoyen en démaſquant un impoſteur, en déférant un traitre à la ſociété, en montrant le Comte de Mirabeau tel qu'il eſt, en déchirant ſur vous-même cette robe d'inno-

cence dont vous avez dépouillé la vertu après l'avoir égorgée.

Vous êtes sans contredit, le premier frondeur & le premier politique qui ayez osé dire que ç'avoit été un mal de ne pas grever le peuple d'un nouvel impôt accidentel. Quand vous parlez ainsi ; est-ce un fou qu'il faut enfermer ? est-ce un sacrilége qu'il faut lapider ?

Oui, sans doute, les emprunts sont onéreux : mais s'ils pésent, l'impôt accidentel écrâse.

Que vous parlez bien de l'impôt en Cosmopolite errant qui n'en a jamais payé ! ne cesserez-vous point de raisonner sur des choses qui ne doivent vous importer en rien ? Homme mort, laissez parler le malade souffrant qui va être guéri.

Il est des vérités généralement connues sur l'impôt accidentel. Le Comte de Mirabeau est le seul à qui il faille les répéter.

Il est trois vices inhérens à l'impôt accidentel, qui triplent sa pesanteur spécifique : la difficulté de le lever, une fois qu'il est imposé, sa perception & son assise.

L'emprunt, (je le redis encore, onéreux par sa nature) est infiniment moins onéreux à l'Etat que l'impôt accidentel. Il n'a aucun de ses inconvéniens. Les frais de perception, qu'auroit entraîné l'impôt, sont applicables au payement des intérêts de l'emprunt. L'emprunt ne nécessite

abſolument qu'une levée de la ſomme préciſe dont l'Etat a beſoin ; l'impôt la double. L'emprunt n'eſt ſubitement extrait que des mains des gens aiſés. L'impôt tombe d'autant plus ſur la partie ſouffrante des individus de l'Etat, qu'il eſt ſubit & preſſant. L'emprunt ne perd rien de ſon utilité, parce que la levée des deniers eſt prompte. L'impôt par la lenteur de la rentrée des deniers peut être préjudiciable au point de le renforcer pour le négocier avec les traitans. L'emprunt eſt bien en lui-même un impôt indirect, mais il ménage à la ſageſſe du Souverain le tems de choiſir la circonſtance favorable, où il puiſſe libérer la dette nationnale, par un impôt ſagement combiné, mûrement réfléchi, & par là même auſſi utile à l'Etat que l'impôt lui eut été funeſte. C'eſt ce qui arrive aujourd'hui.

Du moment qu'un emprunt a été néceſſaire, le commerce, le jeu des actions ont dû en découler indiſpenſablement.

Les compagnies à qui le gouvernement confie de vaſtes entrepriſes ; toutes les opérations qui néceſſitent de grandes miſes de fonds, néceſſiſtent les actions & par conſéquent l'Agiotage.

Il eſt vrai, Comte de Mirabeau que vous voulez renverſer toutes les entrepriſes, détruire

toutes les compagnies. Que ne voulez-vous pas pour qu'il n'y ait plus d'Agiotage ?

Vous avancez hardiment que l'agriculture & le commerce ſouffrent du jeu des actions. Qui vous l'a dit ? où ſont vos preuves ? le ſeul fait que vous citiez, eſt la cherté de l'argent ſur la place de Lyon, que vous portez à huit pour cent. Vous mentez : il n'a jamais outrepaſſé le taux de ſix pour cent l'an, ou un demi pour cent pour trois mois. J'en atteſte tous les Négocians plus croyables que vous. Le reſte de la France eſt à l'inſtar de Lyon ; il n'y a d'argent cher dans le Royaume que celui qu'on vous prête.

L'Agiotage a ſes abus comme ſes avantages. Je n'entrerai point dans la diſcuſſion comparative des uns & des autres. Sur la foi qu'il faut ajouter à tout ce que vous en dites, je renvoye le lecteur à votre traité de la caiſſe d'eſcompte, où, depuis la page 80 juſqu'à la page 124, vous avez expoſé, aſſertion pour aſſertion, préciſément le contraire de ce que vous avancez dans la dénonciation de l'Agiotage, mais en termes ſi précis, ſi clairs & ſur le même objet qu'il n'appartient qu'à l'effronterie la plus inſigne de ſe jouer ainſi de la Nation.

Quand bien même vous n'auriez que des vérités à dire, quand bien même ce n'auroit pas été un outrage à la vérité de paſſer par

votre bouche; qu'étoit-il donc beſoin, écrivain miſérable & verbeux, proſateur emphatique & néologue, légiſlateur ridicule ; qu'étoit-il beſoin de nous ſonner en larges mots tout ce que vous dites? a-t-on beſoin de vous pour ſavoir qu'un nouveau ſubſide délibéré & balancé par les plus ſages de l'Etat, rejettera loin de nous la néceſſité des emprunts ? & parce qu'on s'en occupe, vous venez dire qu'il faut s'en occuper ! Soufleur de comédie, qui vous intriguez pour ceux qui ſavent la piece mieux que vous; que votre travail eſt inutile! pour groſſir vos pages nouvelles, vous copiez vos anciennes, anciennement copiées de quelques autres; chargé de paragraphes découſus, extraits de livres d'autrui, refondus dans un ſtyle à prétention, vous entaſſez des mots extravagants, cherchez à loiſir des folies, des plagiats, du vent, & vous nous apportez cela comme la loi que Dieu même vient d'écrire ſur la montagne, où vous ſeul, ſans doute, avez droit de monter.

Il n'eſt ſi borné, mais bon patriote qui ne ſache, qui ne ſoit convaincu que l'impôt aſſis aujourd'hui avec prudence, juſtice & raiſon, n'auroit été, dans nos beſoins accidentels, préféré à l'emprunt qu'avec déraiſon, imprudence & injuſtice; que l'on impoſe actuellement pour

ne plus emprunter ; que la guerre, le temps des traités, eſt une fâcheuſe circonſtance pour exécuter ce qu'on exécute aujourd'hui ; que, puiſque les emprunts ſont faits, l'Agiotage eſt inévitable ; que lorſque les actions des emprunts ne ſeront plus, l'agiotage ceſſera ; que ſi d'autres entrepriſes amenoient d'autres actions, le jeu qu'on en feroit ſera de jour en jour plus avantageux & moins nuiſible, parce que l'équilibre dans le jeu naîtra de l'expérience, & vous l'avez déja dit vous même, dans le traité de la caiſſe d'eſcompte.

Quelle néceſſité y-a-t-il donc que le Comte de Mirabeau vienne cathéchiſer, là où ſes inſtructions ſont inutiles ? Eſt-ce un beſoin chez lui d'imiter ces prédicants Eſpagnols, qui, la chaiſe ſous le bras, courent la ville, & vont de carfour en carfour débiter un galimathias toujours fardé du nom de Dieu, comme le Mirabeau placarde le ſien du mot de vertu, & ſans autre intention que de ramaſſer quelques maravédis, s'interrompent au milieu même de la période, du moment que la quête eſt finie.

Quelle extravagance à vous, Comte de Mirabeau, de nous annoncer le retour prochain des déſordres de la régence ! quel rapport égal y-a-t-il entre le jeu actuel des actions & celui des actions du Miſſiſſipi ? vous ne connoiſſez

point le syſtême de Law, ou vous ne connoiſſiez point notre ſituation. Si vous les connoiſſez l'un & l'autre, vos allarmes ſont celles d'un fourbe qui crie au feu pour voler la maiſon.

Un syſtême qui tend à voler la Nation, à s'emparer de tout le numéraire, une Compagnie chimérique, dont les bénéfices éventuels, ſuppoſés immenſes, abuſent la France entiere; des milliers d'actions créés ſans bornes, un papier monnoie ſubſtitué tortionnairement aux eſpeces, un délire inconcevable qui ne peut trouver d'explication que dans la fourberie d'un Miniſtre intriguant & déſeſpéré; enfin, une banqueroute ſcandaleuſe & déſolante. Voilà, ſi je ne me trompe, le tableau ſuccinct de l'époque de Law; voilà l'eſpece de malheur que nous annoncent vos prophéties. Je ne pouſſerai pas la complaiſance juſques à comparer notre ſituation à ce tableau. Mais il n'eſt pas d'homme doué d'un peu de ſens commun, qui, dans le Comte de Mirabeau, ne voie maintenant, un ſéditieux.

Eſt-ce d'aujourd'hui que ce caractere s'eſt manifeſté en vous? à la lecture de votre premier ouvrage, votre pere a dit; *voilà le cathéchiſme délirant de l'homme le plus ſéditieux qui fût jamais.*

Je parts de ce texte, & je vous dénonce, à mon tour, à la France entiere, comme un

esprit pervers & turbulent, dont la morale, les paradoxes, les mensonges, l'audace & les écrits tendent à fomenter des troubles dans le royaume, à porter atteinte à l'honneur & au crédit de la Nation, à ravir la confiance du peuple aux personnes à qui le Roi accorde la sienne, à jetter la division dans l'auguste assemblée que ce Prince appelle autour de son trône. Malheur! à tout bon citoyen qui lit votre dénonciation de l'agiotage, & qui n'y démêle pas les germes de l'incendie que vous méditez.

Ce n'est point l'agiotage que je défends; ce n'est pas d'un jeu que je suis occupé. Vous même, Comte de Mirabeau, est-ce là votre but? ce mal prétendu contre lequel vous affectez d'élever une clameur faussement patriotique, n'est qu'un prétexte insidieux, qu'un leurre pour imprégner de vos poisons & les foibles & les mal-intentionnés avec plus de perfidie.

Qui ne seroit saisi d'une sainte fureur à l'aspect du détestable Comte de Mirabeau qui ose adresser à la personne même du Roi ces paroles sacriléges : *SIRE, daignez vous rappeller ma prophétie, quand on osera proposer à Votre Majesté une suspension de paiements?*

Un tel blasphême interdit tout commentaire; il porte avec lui l'accusation & la condamnation du téméraire qui osera le prononcer, l'écrire & l'adresser.

Vous êtes donc prophête ? qui êtes-vous ? d'où tenez-vous votre miſſion, Comte de Mirabeau ? hé bien, ne le vois-je pas, cet énergumêne en délire, qui va me répondre qu'il eſt citoyen, qu'il tient ſa miſſion de la patrie, de ſa vertu, de ſon courage.

Encore un inſtant, impoſteur; je les peindrai ton courage & ta vertu.

Homme ſans pudeur, homme privé de toute affection ſentimentale, es-tu donc le ſeul des François qui ne ſoit pas pénétré de cet attendriſſement reſpectueux qui nous remplit, à l'aſpect de cette époque mémorable du regne de LOUIS XVI?

Adorons ce Prince, bon Roi, bon Pere, bon Mari, bon Frere, qui raſſemble autour de lui les Notables de ſon royaume, les conſulte ſur les moyens de rendre la France heureuſe, d'en étendre, d'en aſſurer la félicité, la paix, l'union & la gloire. Comme ſous le même toit, j'allois, dans mon enfance, avec mes freres à l'entour de mon pere, qui tendre & touchant, le ſourire de l'amour paternel ſur la bouche, nous diſpenſoit, avec prudence & bonté, les devoirs & les plaiſirs; je vois ainſi, dans la même maiſon, un jeune Monarque pere de la plus belle famille de l'univers, traiter avec ſes enfants, de leur propre bonheur, pour qu'il ne manque rien au ſien.

Et voici que le ſerpent Mirabeau vient empoiſonner cette enceinte digne des regards du ciel. Un reptile impur oſe lancer ſon venin dans ce ſanctuaire de notre France.

Non qu'il puiſſe m'entrer dans l'eſprit, que de cet illuſtre Conſeil on daigne jetter ſur lui un regard même de colere ; un tel honneur appartient-il à celui-là que rougiſſent d'approcher les hommes ſans vertu qui la reſpectent encore ?

O combien ton cœur eſt ulcéré, Comte de Mirabeau, d'épuiſer tous les dédains de ce ſage dépoſitaire des volontés du Roi ? qu'eſt-tu donc, être abject, pour trouver place dans ſa penſée, à côté des auguſtes deſſeins qui l'occupent ? le venin que tu couves eſt en raiſon du bien qu'il projette. Tu trépignes de rage, & lui, tranquille & gracieux, expoſe aux Notables de l'Etat, avec douceur & Nobleſſe, avec élégance & ſimplicité, avec force & ſentiment, les volontés d'un Maître qui veut le bien. Modérateur patient & lumineux, heureux toutefois de ne conférer qu'avec des cœurs patriotes & dignes du prince qui les a choiſis, il combat, lui ſeul, les préjugés de tous les âges, les intérêts particuliers, l'eſprit des corps, les influences des rangs divers, comme celles des divers climats. Rien que par les ſeules armes de la vérité, du ſentiment, de la perſuaſion intime, il réunit

les ſuffrages, & en porte, avec tranſport, le tribut à ſon Roi, comme le gage le plus éclatant de ſon amour, de ſon reſpect & de ſon zele.

O qu'après de telles images, il eſt faſtidieux de parler de vous, Comte de Mirabeau! mais il le faut, c'eſt le devoir de celui qui connoit l'impoſture d'un écrivain incendiaire, de montrer à tous, quels ſont les principes, les actions & les motifs de cet écrivain.

Voyons, Comte de Mirabeau, ſi après l'expoſé de vos œuvres, il vous reſtera aſſez d'effronterie pour crier encore :

Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Puiſſe mettre en balance un homme & la patrie?

Je ne me bornerai pas à indiquer que vous avez mal raiſonné, que vous avez méchamment & dangereuſement raiſonné. Je veux vous prouver que vous n'avez pu, ne pouvez & ne pourrez jamais que mal, méchamment & dangereuſement raiſonner. Vous nous parlez ſans ceſſe de la beauté de votre âme; à chaque paragraphe vous vous appuyez de votre vertu, vous n'êtes inſpiré que par elle & le courage; & moi, je veux montrer, non à vous qui le ſavez depuis long-tems, mais à la France à qui vous en impoſez, que vous êtes un homme ſans principes, un eſcroc, un proxenete, un ſcélérat, un lâche. C'eſt une de vos manies de

vouloir paſſer pour un homme d'Etat, un politique conſommé, un homme à prodiges dans l'art de gouverner; je veux apprendre non aux perſonnes d'Etat, qui vous ont jugé à la premiere vue; mais à la France, que vous n'êtes qu'un charlatan ſans ſyſtême comme ſans pudeur, qu'un bavard ridicule, qu'un ſot à enchevêtrer toutes & quantes fois qu'il plaira au moindre petit génie, même à moi, de l'entreprendre.

Vous nous faites ſonner bien haut le mot de Patrie, votre qualité de Citoyen, votre naiſſance; ce ſera pour moi l'affaire de quatre phraſes d'apprendre, non à votre famille, non à vos juges, non à vos guichetiers, non au bourreau, qui n'eſt pas ſans avis ſur votre compte, mais à la France, que celui-là, qui parle de ſa patrie, doit avoir un pere, & vous n'en avez pas; que celui-là qui ſe dit Citoyen, doit avoir des foyers, & vous êtes un vagabond; que celui-là qui ſe donne des titres, ne peut les tenir que de celui qui lui donna le jour; or celui, qui vous engendra, vous a renié pour ſon ſang; comment vous auroit-il moralement laiſſé des titres? vous n'êtes rien.

Vous avez de la vertu? vous? montrez-nous un acte de vertu de votre part, ou plutôt montrez-nous un ſeul de vos pas qui n'ait pas tendu au

crime ? tous les liens que la vertu imagina pour donner à l'homme ſocial de plus ſûrs moyens de l'adorer, de la traduire en exemple, n'ont été pour vous que des raiſons de mal faire. Fils, vous vous êtes montré dénaturé, & l'éloignement qui vous a ſauvé de conſommer un parricide phyſique, n'a pû vous garantir d'un parricide moral; ne pouvant égorger votre pere, vous l'avez affiché, inſulté, calomnié, & votre main ne pouvant verſer du poiſon dans ſes aliments, votre plume a diſtillé ſur ſon âme, ſur ſa réputation, tout le fiel des couleuvres dont vous êtes coëffé, non moins que les furies. Dans vos diſcours, dans vos écrits ſacriléges, vous vous êtes fait un jeu barbare & féroce de navrer de douleur & d'amertume la vieilleſſe de celui qui veilla ſur votre enfance; exemple mémorable d'ingratitude dans un fils! fatalité remarquable dans un pere qu'il ſemble que la nature ait voulu punir de l'avoir aidée à jetter un monſtre ſur la terre.

Rejetté loin du toit paternel, expulſé, pour ainſi dire, de la patrie dont vous parlez, en quels climats, en quelle cité avez-vous repoſé vos vices qu'ils n'y aient laiſſé des traces de leur peſtilence ? en France, en Hollande, en Angleterre, en Suiſſe, à Genève, en Allemagne, je vois gémirs vos dupes.

Les

Les ſubtilités, les aſtuces de la filouterie, par-tout vous vous les avez employées, non-ſeulement pour manger le pain que ne pouvoient vous procurer vos prétendus talens, mais pour aider votre impudende à ce ſe produire avec ce luxe, cette oſtentation, qui accéleroient les crimes que vous méditiez. Que l'huiſſier ſonne la trompette pour convoquer vos dupes, & nous verrons ſortir une foulè d'accuſateurs plus nombreuſe encore que les forfanteries dont vos livres ſont pleins.

Epoux, vous êtes devenu l'horreur d'une nouvelle famille. Tout ce que la cautelle, la perfidie, l'arrogance, la brutalité peuvent inſpirer à une ame vicieuſe, vous l'avez pratiqué. Epoux, vous empoiſonnâtes le lit nuptial. Dans la ville d'Aix, les épouſes malheureuſes, les peres infortunés, les amis pleurants ſur l'ingratitude de leurs affidés, les ſociétés raſſaſiées d'un bel eſprit inſolent, n'appellent plus leurs époux, leurs enfants, leurs amis indignes, leurs convives faſtidieux que du nom de Comte de Mirabeau; c'eſt ainſi qu'à Paris le nom de Deſrues eſt l'explétive de ſcélérateſſe. Vous qui provoquez ſans ceſſe la terre à vous démentir, démentez-moi, ſi vous l'oſez. Et m'apportaſſiez-vous en défenſe mille volumes de mots, je me contenterai de compulſer les

regiſtres du Parlement de Provence, & j'y trouverai ce réſultat : que malgré les ſoupleſſes de votre hypocriſie, malgré les ſollicitations d'un pere abuſé par vous, au point d'oublier vos ingratitudes paſſées, malgré votre prétendue éloquence & vos fallacieuſes invocations à la vertu, ce tribunal auguſte & ſuprême a mis une barriere entre vous & votre épouſe infortunée. Il vous a déclaré, comme époux féroce, corrupteur, adultere, raviſſeur, frippon, malicieux & dénaturé, indigne d'appertenir à la compagne que le ciel vous avoit donnée. Et tant votre réunion ſembloit préſager de crimes, la juſtice a mieux aimé vous les épargner, que de hazarder un nouvel eſſai de cette influence des vertus & de la beauté d'une épouſe ſur le caractere vicieux d'un époux.

Il n'étoit réſervé qu'à vous de promener le vice de Parlement en Parlement. J'entre dans le greffe de la Tournelle de Beſançon, & le nom du vertueux Comte de Mirabeau s'y préſente à ma vue, coté & paraphé de toutes les manieres. J'ouvre les annales des forfaits, & j'y trouve que le vertueux Comte de Mirabeau, dédaignant les routes vulgaires & l'unité de crime dans une action, a raſſemblé dans une ſeule, la corruption la plus raffinée, le viol des loix les plus ſaintes, l'eſcroquerie, la ſéduction, non

ſentimentale, mais pécuniaire, enfin, le croiroit-on d'un loyal Comte ? le ſacrifice de ſa victime & la lâcheté la plus vile à l'abandonner.

Le vertueux Comte de Mirabeau) accueilli, à la faveur de ſes *jongleries*, dans les hautes ſociétés, y ſéduit l'épouſe d'un préſident, la conduit à fuir avec lui ; mais, toujours grand politique, ainſi qu'il nous dit être, il contraint ſa malheureuſe amante à voler ſon mari. Chargé des dépouilles de l'homme dont il déchire le cœur & ſouille la couche, il fuit dans l'étranger ; on pourſuit le coupable & ſa victime ; un ſeul homme vient arrêter la femme qu'il tient dans ſes bras ; la peur ſaiſit le courageux raviſſeur ; il l'abandonne, & caché dans le tuyau de la cheminée, ce ramoneur de nouvelle eſpece y entend de ſang froid les cris, les gémiſſemens de l'amante que l'on entraîne, & qui, malgré l'abandon de la douleur, accuſe, par ſa diſcrétion ſur l'auteur & le témoin de ſes maux, la lâche puſillanimité du vertueux Comte de Mirabeau.

Vous craigniez pour vos jours, me direz-vous vertueux Comte ? mais vous, qui oſez dire à votre maître que : *vous donneriez votre vie pour ſervir dignement la magnanimité de ſes intentions.* Pourquoi ne l'avez-vous pas expoſée alors pour délivrer la femme que vous ſeul aviez rendu

coupable & malheureuse ? étiez-vous son amant ? ah ! non, sans doute. Et comment prouver mieux que vous aviez ravi la femme pour l'argent, plutôt que l'argent pour subsistanter la femme ? l'argent étoit dépensé, la femme étoit à charge ; vous l'abandonnez, & sans la crainte qui vous glace, peut-être aideriez-vous vous même à l'archer qui vous en délivre ? vertueux Comte, étiez-vous amant dans cette crise? interrogez l'amant de la derniere classe des hommes, & demandez-lui, s'il fuiroit dans la cheminée en pareille circonstance; je le vois se roidir les muscles à votte question, &, n'eut-il pas d'amante, s'en créer une pour la défendre.

Oui : je le répéte, sans la peur qui vous crispoit alors, vous eussiez poussé du pied, sur les marches de l'escalier, l'infortunée qui s'y laissoit traîner pour vous quiter plus lentement.

C'est peu. Votre fuite est vaine vous en sortez de cette cheminée, plus noir que jamais, on vous arrête. Votre famille allarmée sur la nécessité où se trouvent les tribunaux de clouer avec rivûre son nom sur un gibet, votre famille éplorée vous tend les bras ; heureuse de mentir, quand la nature le commande, elle pallie vos forfaits au pied du trône ; M. le Garde des Sceaux la console

par la promeſſe d'une évocation ; on vous attire dans les priſons de Pontarlier pour y remplir les formes ; votre parent, le marquis du Saillant, vient, avec célérité, vous apporter des ſecours & des conſolations ; mais, le péril imminent à peu-près conjuré, vous écrivez, ſous les fers mêmes qui vous grèvent, un libelle contre le parlement. Peut-être, direz-vous, c'étoit juſtification ; mais vous en tracez un autre plus atroce contre M. le Garde des Sceaux ; enfin, pour ne pas faillir en ſi beau chemin, vous adreſſez à votre pere même, une lettre volumineuſe, où, perdant tout reſpect filial, vous ajoutez à l'inſulte un amas d'horreurs contre ce même marquis du Saillant qui veille, nuit & jour à la ſûreté de cet honneur qui, depuis ſi long-temps, vous eſt à charge.

A ce comble de frénéſie & d'impiété, le parlement, juſtement indigné, vous pourſuit en toute rigueur ; vous alliez périr, comme vous avez vécu, chargé d'ignominie, ſi M. le Baron d'Eſpagnac, ami conſolateur de votre pere, & dont la mémoire eſt ſi précieuſe aux belles ames, n'eut coopéré à vous ſauver de la mort & de l'extrême honte, à force de pas, de ſollicitations & de protection particuliere ; & c'eſt le fils de ce protecteur ſalutaire & gratuit que vous outragez, aujourd'hui,

de la maniere la plus infame ?

Le ſalut de votre tête n'eſt pas le ſeul bienfait dont vous ſoyez redevable à la maiſon d'Eſpagnac ; une partie de votre ſubſiſtance eſt encore un de ſes bienfaits. Quand vous ſerviez en Corſe ſous le nom de Pierre-Buffiere, vos diſſipations, votre inconduite vous avoient réduit dans un tel état de détreſſe qu'il ſeroit honteux & déshonorant au moindre goujat de l'armée d'en faire l'aveu : vous étiez officier, & vous avez écrit & ſigné cet aveu avec une telle ſpontanéité qu'on diroit que c'a été pour vous un objet de gloire de paroître mepriſer ce premier bien d'un gentilhomme, l'honneur. Ce fut alors qu'à la ſollicitation preſſante de M. le Marquis de Puimarets, frere de M. le Baron d'Eſpagnac, ainſi que vous l'avouez, vous obtîntes une gratification de cinquante louis. Rappellez-vous quelle fut votre conduite déshonorante à cette époque ; & dites-nous ſi c'étoit une gratification que vous méritiez ?

Mais vous avez abjuré, dites-vous, l'infamie de votre jeuneſſe (1769) ; le répentir vous a rendu à la vertu. Quelle impoſture exécrable ! voyons quel eſt le chemin que vous teniez en 1784, & comment vous marchiez à la vertu.

Vous allez à Londres, eſcorté de la plus affreuſe miſére. Un ſecrétaire, le ſieur Hardy,

vous accompagne pour ſon malheur. Avant de quitter Paris, vous eſcroquez, à cet homme, ſix louis, avec une ſoupleſſe qui n'appartient qu'à vous. J'en ai la preuve de votre main. Ces ſix louis, vous ne les avez jamais rendus.

A Londres, vous eſſayez de tenter la curioſité publique & de tâter la publique bourſe par vos *conſidérations ſur l'ordre de Cincinnatus.* Vous vous targuez, dans ce livre, de votre vertu accoutumée, de votre nobleſſe, de la délicateſſe de vos ſentimens, de votre déſintéreſſement & vous compoſiez ce livre non-ſeulement pour du pain, mais par des motifs les plus vils, j'en ai la preuve écrite de votre main en date du 31 Août 1784. La triſte deſtinée de vos talens, en Angleterre, vous force à congédier le ſieur Hardy que vous ne pouvez nourrir; & quand il faut lui payer trente louis d'appointements convenus, vous employez cette monnoie qui eſt bien de vous : *en France je me mettrais à cheval ſur mon interdiction : à Londres, je nie la dette.* Les tribunaux ſeuls ont le pouvoir de répondre à ces paroles plus effrontées encore que honteuſes. Le ſieur Hardy vous fait arrêter. Vous êtes élargi ſous caution. Alors la vengeance vous inſpire un crime unique & ſans exemple. Il s'agit de perdre le ſieur Hardy. Que faites-vous ? vous imaginez de mettre à profit

le patriotisme anglais. Vous vous confessez auteur d'un ouvrage au détriment de la France, & vous accusez le sieur Hardy de vous l'avoir volé pour le sacrifier au ministere français ; cette accusation est couronnée par le serment juridique que vous faites d'avoir payé le sieur Hardy. De maniere que par la perte de ce procès, fait & jugé en dix-sept jours, tant le crime & l'innocence étoient évidents, vous demeurez convaincu d'être, ou de vous dire gaiment traitre envers la patrie, d'être un voleur, un calomniateur, un parjure. Ces quatre divisions, d'un seul crime, lesquelles sont chacunes dignes de mort, ne coûtent à votre vertu qu'une minute d'imaginative.

La citation que vous faites de la compagnie des brigands anglais, qui instruisoit des hommes à voler, pour percevoir le prix de la dénonciation qu'elle faisait ensuite des voleurs, ne prouve-t-elle pas que vous gardez un recueil de crimes choisis, pour soulager votre imagination occupée à fournir le pendant de chacun de ces crimes ? parlez-nous donc du pilori anglais.

Parlez-nous donc de votre vertu, vertueux Comte !

Osez me démentir, courageux citoyen ? l'osez-vous ? j'évoque mes témoins, & le premier

premier qui s'éleve eſt le dernier que ſur la ſurface du globe on imagineroit d'atteſter ; c'eſt votre pere.

Que dis-je ? vous n'en avez point de pere, il vous rejette ; il vous maudiroit encore ſi vous n'aviez pas, dès long-tems, épuiſé toutes ſes malédictions. Et vous parlez de votre patrie ? & vous écrivez pour la patrie ? hé ! juſte Dieu ! à quel excès d'aviliſſement ſeroit-elle réduite cette patrie, ſi c'eſt du citoyen Mirabeau que doit lui venir ſon ſalut ! ſi c'eſt de la même vertu, que je viens de dépeindre, que découlent les principes moteurs & génératifs du citoyen Mirabeau ?

Si le triple airain ne couvroit pas votre front, Comte de Mirabeau, combien ne rougiriez-vous pas au ſeul nom de patrie ? quelle idée ce nom reveille-t-il ? une maiſon paternelle liée à la famille commune, des parents, des amis, des alliés, des poſſeſſions à faire fructifier pour eux & pour l'état ; la tâche de fils, de frere, d'époux, de pere à remplir, une vocation honorable à ſuivre, un travail qui lie l'individu à l'œuvre générale du royaume, voilà ce qui conſtitue le citoyen. Avez-vous un ſeul de ces caracteres, Comte de Mirabeau ? vous êtes ſans aſyle, ſans parents. Si je cherche vos domiciles les plus conſtants, je ne trouve que

les prisons de Vincennes, le château d'If, le château de Joux, la Geole, où tour à tour justement enfermé, tantôt forçat de la prudence paternelle, & tantôt coupable forcené, vous avez renforcé les poisons de votre âme, & rongé, de vos dents acérées, les barreaux de vos prisons pour vous exercer à déchirer d'autant plus profondément tous les objets de respect & de vénération.

Je vous défends de parler de patrie; la nation vous ordonne de ne plus profaner le nom de citoyen; & si les bons esprits sont étonnés de vous voir vivre sur le sol François, je leur montrerai le serpent qu'on y souffre, mais qu'on écrase quand il se montre.

De quel droit, Comte de Mirabeau, vous aviſez-vous de parler de l'état? qui y a-t-il de commun entre lui & vous? il ne s'est occupé de vous que pour vous charger de fers, que pour vous punir de vos crimes, que pour les pardonner à votre famille, & vous voulez lui tracer des loix?

Est-il rien de plus orgueilleusement extravagant, politique Mirabeau, que cette présomption insolente avec laquelle vous annoncez que, hors de vos opinions, il n'y a point de salut, que *la société sera dissoute* si l'on ne prend vos remedes?

Que dirons-nous de cette modeſte confiance avec laquelle vous dites à la France, vous inſinuez aux Notables que vous êtes à peu-près le ſeul pharmacopole en état d'adminiſtrer ces remedes? ſans la dignité des objets qui forcent à l'indignation, pourroit-on ne pas rire de voir avec quelle folie vous ſemblez ne pas douter un inſtant qu'à la premiere lecture de vos pages; on va tout renverſer, tout culbuter? pourroit-on ne pas prendre en pitié cet eſpoir évident dont vous êtes rempli, que l'état, vous poſant ſur les débris des coloſſes dont la chûte ne vous aura coûté qu'un ſouffle, ſe repoſera entiérement ſur vous du ſoin de les refondre au gré de votre génie. Non, non: il ne faut pas laiſſer vos lecteurs éloignés, foibles & crédules en proie à la ſubtilité de vos projets. Si vous n'avez aucune des qualités qui font l'homme d'état, vous avez toutes celles d'un charlatan. Peu vous importe le bonheur du Royaume, nous le ſavons bien. Pourvu qu'à l'audace de vos phraſes, qu'à l'importance de la matiere que vous oſez traiter, qu'à la cinique effronterie de vos inſultes, le débonnaire étranger, vers lequel vous méditez vos excurſions, s'imagine voir dans la perſpective, le Comte de Mirabeau, l'homme de France le plus près de la puiſſance, puiſqu'il outrage celle de l'état,

le plus accrédité à la cour, puiſqu'il parle au Roi avec une prétendue énergie, le plus évidemment déſigné pour tout réformer, puiſqu'il eſt ſi tranchant ; pourvu, dis-je, que vous jettiez ce preſtige ſur les chemins que vous allez parcourir, cela ſuffit à vos projets. Alors vous paſſerez dans ces chemins, ſémant, à droite & à gauche, l'impertinent menſonge, mille contes ridicules ſur votre prépondérance dans le Royaume, mille impoſtures ſur vos relations, mille encore ſur vos miſſions ſecrettes. Avec cet attirail bien placardé, bien rapiécé de morgue, d'inſolence, de bavardage, de myſtérieuſes ſimagrées & d'une allure de géniomane, vous vous promettez bien d'emprunter de toute main, de ne payer d'aucune ; de vivre ainſi, chaſſant le jour ſur la nuit & la nuit ſur le jour, ſans autre but que celui de dépenſer, de jouir, & de faire un coup ſi vous le trouvez à faire.

O! vous tous, étrangeres & regnicoles auprès de qui le charlatan Mirabeau pourroit aller un jour ſonner de la trompette ; gardez-vous de croire à ſes preſtiges, & ſachez que le jongleur, qui pérora vingt fois ſur votre place & lui, ſont deux hommes abſolument ſemblables. Ses diſcours, ſes phraſes ſont bannales comme celles du jongleur ; il vous vantera ſes liaiſons avec

les Miniſtres, c'eſt un menſonge; tournez lui le dos à la premiere période; ſans cette précaution, vous ſerez forcés d'entendre, lui Mirabeau, vous dire qu'il veut culbuter les Miniſtres; là ce ſera l'un; là ce ſera l'autre; que l'affaire eſt entrain, qu'il eſt l'âme de cette affaire, qu'on lui jette des ſommes à la tête pour faire taire ſa *vertu*, mais que ſa *vertu* ne s'eſt jamais abaiſſée à les ramaſſer; qu'il n'a dépendu que de lui de gouverner trois ou quatre Rois de l'Europe, mais qu'il ſe doit à *ſa patrie*, que *ſa patrie* l'attend pour opérer la grande révolution; que le vice, la ſottiſe, l'impéritie & *l'immortalité* ne s'occupent plus qu'à cacher au Roi ſon génie tutélaire, mais que, bientôt, *les émanations de ſon âme de feu, les rayons de ſon intelligencé* iront *frapper le tróne* d'où ils ſe *réfracteront* ſur les *confins de l'empire de la raiſon*, & qu'enfin, grace à lui ſeul & ſans le ſecours des *Magnats*, la *bouffiſſure maladive* de l'Etat diſparoîtra pour faire place à *la plus grande latitude de la liberté.*

Après ce galimathias jetté çà & là, comme des dragées, cet empyrique, fort adroit à obſerver ſi vous les ramaſſez, cet ennemi des *emprunts*, ne manquera pas de vous emprunter cinquante, cent louis, avec une preſteſſe, une aiſance fort embaraſſante que le futur Miniſtre

empochera ſans être embarraſſé ſur le rembourſement.

Oh! çà, politique Mirabeau, n'eſt-ce pas une farce dégoûtante de vous voir jetter au milieu de l'aſſemblée des Notables & en face de Louis Seize, une prétendue dénonciation auſſi emphatique que la ſource en eſt obſcure. O lecteurs de cette dénonciation! vous imagineriez-vous que cette ſortie audacieuſe eſt la démarche de quelques *agioteurs à la baiſſe?* & de quels agioteurs encore? d'un Claviere. Quel eſt ce Claviere? un ex-Genevois, plein d'eſprit, à la vérité, bien fin, bien ruſé, porteur d'une tête bien mieux organiſée que celle du *politique Mirabeau*, mais d'un cœur également pervers; ce *Claviere*, auteur de la derniere révolution de *Geneve*, qui s'y montra auſſi adroit à envahir toute l'autorité, que foible à la ſoutenir, que lâche à la vendre & la liberté de ſon pays avec elle; ce Claviere eſt le chat qui voudroit tirer les marrons du feu avec la pate de Mirabeau. Le *grand génie*, le *politique Mirabeau* eſt le ſpadaſſin ſoudoyé de cette clique, laquelle rejette les frais de l'*eſcrime* ſur les mieux bridés de la troupe, &, juſqu'ici, il n'en coûte gueres, pour cette ſéance, que trois ou quatre mille francs; ce n'eſt pas cher pour un futur Miniſtre.

Dites-nous, Comte de Mirabeau ; qui ne prétendez à rien moins qu'à régir les empires, en quelle eſtime faut-il tenir votre politique? le premier mot de votre livre nous annonce que vous étiez à Berlin. Qu'y faiſiez-vous? ſi l'on veut vous en croire, la cour de France s'y repoſoit ſur vous de ſes intérêts les plus grands & les plus ſecrets. C'eſt une impoſture. Vous êtes allé à Berlin pour vous emparer de la volonté du nouveau Roi. Aſſurément, il ne faut que vous connoître pour juger, qu'en ce projet, il n'étoit pour votre génie, aucune difficulté. Je ne ſais ce dont il faut le plus s'étonner, on de votre audace, ou de votre impéritie. Quand finira l'aveuglement où vous êtes ſur les prétendus preſtiges de votre ſtyle? vous n'avez pu ébranler une pompe à feu, & vous ne balancez pas à courir bouleverſer un royaume!

Pauvre tête! c'eſt donc avec une lettre que vous allez mettre à fin ce boulverſement?

Lecteurs abuſés par l'extravagant Mirabeau! voyez enfin combien le moindre de vous lui eſt ſupérieur en imaginative, en prudence & en capacité.

L'immortel Frédéric eſt ſur le bord de la tombe. Toutes les ames admiratives, idolâtres de ces qualités brillantes, que les héros ne nous

montrent qu'à de longs intervalles, tremblent pour les jours d'un Roi qui honorera long-temps le ſceptre, la balance, la plume & l'épée. Le Comte de Mirabeau, qui n'honore aucune de ces choſes, a écrit depuis long-temps dans Paris une lettre injurieuſe ſur la mort de Frédéric II, tandis que Frédéric II étonne encore l'Europe. Que dites-vous de la vertu du Comte de Mirabeau? impatient d'orgueil, ce précoce Nécrologue lit, dans Paris, cette lettre a ſes débonnaires admirateurs; que dites-vous de ſon reſpect & ſur-tout de ſa politique?

Les jours de Frédéric ſont menacés, le Comte de Mirabeau vole à Berlin, & la ſatyre du vieux Monarque en poche, il va lui préſenter ſes hommages. Que dites-vous de la beauté de ſon ame, de ſon courage? n'eſt-ce pas là braver le danger en magnanime écrivain?

Frédéric meurt: & le nouveau Roi reçoit l'épître.

SIRE,

Vous êtes Roi. . . . . .

Ce début n'eſt-il pas merveilleux? vient enſuite tout le catéchiſme royal, qui ne tend rien moins qu'à arrondir tout ce qui eſt quarré, qu'à équarrir tout ce qui eſt rond; & c'eſt le Comte de Mirabeau qui veut, qui doit opérer tout cela, & il le croit. Il appelle cela de la politique.

Les

Les documens énoncés, arrive l'oraiſon funèbre d'un héros de qui le Comte de Mirabeau n'obtint jamais que du mépris.

Il eſt mort, enfin ; la main de Dieu s'eſt appeſantie. L'heure eſt venue.....

Quelle adroite métaphore ! parler de Dieu, de la Religion, ſes plus grands ennemis ! étouffer ainſi ſes reſſentiments ; quelle nobleſſe !

Le moindre client cache ſes plaidoyers, ſes moyens d'attaque & de défenſe, pour étonner ſes adverſaires & faire triompher ſa cauſe ; le Comte de Mirabeau qui ne doute de rien, & au génie duquel rien ne peut échapper, ne ceſſe, avant & après la tranſmiſſion de ſa lettre au Roi de Pruſſe, de courir tout Berlin pour y lire, de ſociété en ſociété, ſes offices épiſtolaires : les plus chers confidents du Monarque ſont les premiers qu'il choiſit. Eſt-il rien de plus adroit ? de plus diplomatique ?

Si ſa Majeſté Pruſſienne ne fait aucun cas du *Palladium des empires*, ſi les dédains, les mépris du Monarque, pour le Comte de Mirabeau, ſont gradativement épouſés par les courtiſans & les valets même de ſa cour, ſi l'écrivain pédagogue ſe trouve en bute à la haine univerſelle, s'il détermine l'éloignement ſubit de la Cour Pruſſienne pour les Français, le Comte de Mirabeau, fécond en reſſources, ſaura bien

conjurer de tels orages ; à toute force il doit gouverner la Pruſſe.

Il eſt dans le monde une ſoi-diſante Marquiſe de Fleury, digne objet de l'admiration du Comte de Mirabeau. Il la mande à Berlin. L'Aſpaſie de ce nouveau Périclès eſt, en arrivant, baptiſée, catéchiſée, initiée, revêtue de la tunique baptiſmale, & le *dénonciateur de l'agiotage* la gliſſe vers le trône. Qu'on me trouve de ruſe à la fois plus ſubtile & plus innocente ; quelle délicateſſe ! quelle vertu ! quel patriotiſme ! quelle élévation de ſentiments ! quelle politique !

Voilà citoyens, quel eſt le Comte de Mirabeau. Rendez-lui la juſtice que le Gouvernement Pruſſien lui a rendue. Il a été chaſſé de Berlin, ſans ménagement, avec la célérité & les formes que l'on met à chaſſer un proxénete. Il a été chaſſé ſous le terme le plus brief, lui Comte de Mirabeau, & ſon acolyte le ſoi-diſant Marquis *de Luchet*.

Le *Marquis* de Luchet, Paraſite indigent, trompette, agent ſecret, & fauteur des baſſes ménées du Comte de Mirabeau, eſt venu à Paris avec, ou en même temps que ſon digne patron. Il y eſt avec lui, ſans ceſſe avec lui.

Interlocuteur adroit des ſcènes que prépare le Comte de Mirabeau ; il a la charge de le prôner,

de répandre ſes admirations ſur ſon génie, ſur ſa vertu, ſur ſon courage; il a le ſignal pour ſéduire, à la ſortie momentanée & préméditée du Comte, tout un cercle de crédules admirateurs & de faciles croupiers, pour s'extaſier ſur les mérites, de toute eſpece, du ſublime Comte, ſur ſon éloquence, ſur ſa magnanimité, ſur-tout, à ſacrifier les offres brillantes du Roi de Pruſſe aux intérêts de la *patrie*. Mais le zele du Comte eſt ſi ardent, ſa belle ame eſt ſi noblement échauffée, que ce *fou* vertueux oublie ſon exiſtence même. Soudain le Comte rentre, la naïveté eſt ſur ſa bouche, la patrie eſt dans ſes yeux; il a l'air de ne rien ſavoir; les ſignes vont leur train; les aſſiſtans admirent le héros, on fait fumer l'encens, on le conjure de penſer à lui, mais c'eſt en vain; il veut être le martyr de la *vertu;* on a beau lui parler; LA PATRIE! LA PATRIE. LA PATRIE parle; tout doit ſe taire.

Cette comédie incroyable ſe joue tous les jours, ſe répète, par-tout, ſous vingt modifications différentes, &, dans ces paſquinades, l'aveuglement & la fourberie ſont non moins comparables que ſurprenants.

Et vous figurez-vous, Comte de Mirabeau, de nous en impoſer long-tems? & vous avez l'audace de dire :

J'ai appris la convocation d'une assemblée de Notable, aussi-tôt je me suis dit : dans cette occasion solemnelle, tu payeras le tribut de ton foible talent à ton pays & à ton Roi.

Quel est donc le tribut que vous voulez payer à votre Roi, Comte de Mirabeau ? de quel talent voulez-vous parler ? je frémis de vous entendre. Vous adressez une lettre au Roi de Prusse ; écrivain mépriſé, vous vous rendez proxenete plus mépriſable encore ; vous en recevez le prix ; on vous chasse. Et, reprenant à Paris les principes de votre syſtême Prussien, vous adressez de nouveau une lettre au Roi de France : vous Comte de Mirabeau ! quelle insolence ! cette lettre est conçue par votre imagination flétrie, &, au nom de votre ame corrompue, vous la tracez & la préſentez de votre main impure ? où sera le terme de vos témérités, de vos sacrileges ? vous, Comte de Mirabeau, écrire à LOUIS XVI ! approcher de la perſonne de ce Prince ! de ce Prince, qui, prenant pour modele le plus grand des Rois, *CE CHEF DE SA BRANCHE DONT LE NOM EST RESTÉ CHER AUX FRANÇAIS, ET DONT IL VEUT SE FAIRE ET SE FAIT GLOIRE DE SUIVRE TOUJOURS LES EXEMPLES*, a vû, dès le premier jour de son régne, que le premier soin d'une ame vertueuse, dans l'imitation des grands hommes, est d'éviter leurs défauts,

pour mieux atteindre à leurs vertus.

L'extrême indignation ordonne le silence. Il est inutile de rien plus ajouter, pour ce moment, à l'improbité du Comte de Mirabeau. Je le dévoue & le livre au ressentiment public. Tel je l'ai peint, tel il est. Qu'il me démente, qu'il entasse déclamations sur déclamations; négative sur négative; ma lettre, Comte de Mirabeau, repose sur des faits qu'il faut détruire; mais je vous défie d'y répondre cathégoriquement. Au reste, répondez-moi, ne me répondez pas; je vous préviens qu'il se prépare un résumé de votre vie depuis l'année 1749, époque de votre naissance, jusqu'au 27 Mars 1787. On y montrera le développement de votre caractere toujours un, dans l'assemblage de tous les vices; chaque phrase y notera un de vos crimes; on y verra, ce qui n'a jamais paru, un cours, suivi de scélératesse avec des progressions annuelles qui font préjuger un phénomène infernal, si beaucoup de jours vous sont encore destinés, une gradation de vice si méthodique qu'elle n'est intercallée d'aucune bonne action, même d'aucune action neutre, même d'aucun prétexte à vous supposer capable d'avoir jamais voulu bien faire. On y verra un hypocrite, d'espece nouvelle, qui n'a pas été seulement mû par une utilité d'en imposer, mais par le plaisir même d'en imposer.

Cette promeſſe paroîtroit avec raiſon celle d'un extravagant, ſi je n'y ajoutois encore celle-ci: c'eſt que chacun de vos crimes y ſera prouvé par une piéce originale & authentique.

Vous devez ſentir combien le nombre de ces piéces doit être immenſe. Hé bien, les neuf dixièmes ſont écrits de votre main; on les poſſéde. En ceci, deux phénomènes vont paroître; d'un côté, un méchant unique au monde; de l'autre, un philoſophe qui, curieux d'approfondir & de calculer la méchanceté poſſible à l'homme, s'eſt attaché à vos pas, ne vous a jamais perdu de vue & vous arrête au période du parfait développement de la raiſon, pour peindre l'exécrable modéle qu'il a obſervé. Vous ne vous juſtifierez ſur rien; & il reſtera prouvé, que dès le berceau vous fûtes un méchant homme; que la nature ne réprouva jamais un fils plus ingrat; que l'himen n'éclaira jamais ſon flambeau pour un époux plus féroce & plus corrompu; qu'aucune famille du monde n'eut un parent plus dénaturé; que la vertu n'eut jamais de plus grand ennemi; la patrie, d'habitant plus dangereux, les lettres de plus vil écrivain; la nobleſſe, de gentilhomme plus indigne de l'être; la ſociété, d'hipocrite plus inſidieux; l'amour, de plus lâche ſerviteur; l'amitié, de fripon plus ruineux; le ſentiment,

de moqueur plus effronté ; le libertinage, de fauteur plus cinique ; les loix divines, de transgreſſeur plus impie ; les loix humaines, de violateur plus déterminé ; les gouvernemens, de plus hardi ſéditieux à proſcrire.

Enfin, la nature, ſujette à des écarts, en fit un, en créant votre âme ; l'erreur commiſe, elle en frémit, & autant qu'il étoit en elle, s'efforça de la réparer, en imprimant ſur votre figure, ſur toute votre perſonne, un cachet de difformité qui avertit l'honnête homme de ſe garder de vous.

PLAN

CIRCONSTANCIÉ DU RÈSUMÉ

DE LA VIE DU COMTE DE MIRABEAU,

ou

APPERÇU pour ſervir de Notes à ſa dénonciation de l'Agiotage & de pieces juſtificatives à la Lettre en réponſe à cette dénonciation.

LE Comte de Mirabeau, l'homme le plus laid qui ſoit dans la nature, ne fourniroit pas au phyſionomiſte Lawater de grands moyens de briller.

Sagacité, coup d'œil fin, ſcience anatomique, phyſiologie, étude du cœur humain, rien de tout cela n'eſt néceſſaire pour deviner à l'aſpect du comte de Mirabeau qu'il eſt un de ces ſcélérats dont l'exiſtence prolongée juſqu'à la trente-huitieme année eſt un phénomene civil.

Deux traits ſuffiſent pour le peindre. Il eſt nul pour le bien. Tout ce qui eſt poſſible dans le mal eſt poſſible à lui.

Mes mille & mille études ſur ſon caractere m'ont prouvé qu'il n'en avoit point. Un vice prédominant eſt la baſe de ſa méchanceté; c'eſt l'orgueil ridicule de faire parler de lui à quelque prix que ce ſoit. Attaquez ſon ame de toutes les manieres, couvrez ſa figure de boue, reprochez lui tous les crimes faits ou à faire; tout ſera pour lui matiere à s'en faire un mérite, ſi les forfaits ſont éclatants; ſi pour les commettre il lui a fallu une portion d'eſprit ou d'audace; c'eſt préciſément ce qu'il lui faut; il dédaigneroit d'être eſtimé vertueux,

au

au détriment d'une réputation de ſcélérat combinateur & entreprenant.

Comparez-le à *Néron*, à *Mandrin*, à *Cartouche*, à *Deſrues*, c'eſt un compliment que vous lui ferez.

EXTRAIT

De trente-ſix Notes ſur la dénonciation de l'agiotage, écrite de la main d'un bienfaiteur du Comte de Mirabeau, & après vingt ans de bienfaits, outragé par lui.

Page 105 . . . dont un honnête homme ne ſouille pas ſa plume ſans quelque pudeur.

Lui honnête homme? vous l'entendez, grand Dieu! & vous n'écraſez pas ce ſcélérat, réclamant & uſurpant le nom de la vertu qu'il ignore? lui qui a déchiré tous les liens ſacrés aux hommes. . . lui, un *Néron* dans la claſſe des citoyens; lui qui ſouillé de tous les crimes, dont la ſeule idée fait friſſonner, ſe glorifie lui-même d'avoir quelque rapport avec ce déteſtable Empereur, lui, dont le front eſt le tableau expreſſif de la honte & de l'opprobre; lui dont le regard faux eſt le miroir de ſon ame abominable; lui enfin, qui paroît créé par les démons dans un de leurs moments de colere & de vengeance contre l'eſpece humaine, afin qu'il la tourmente, afin qu'il la déshonore par ſon *eſprit infernal* ſous la figure humaine.

L'original d'où cette note eſt extraite mot pour mot, eſt entre nos mains.

C'eſt ainſi que s'exprime l'homme de l'univers, à qui le Comte de Mirabeau a le plus d'obligations.

Un caractere qui repoſe ſur de tels principes ne permet pas de prévoir juſqu'où peut s'étendre ſa ſcélérateſſe : toute celle que nous connoiſſons, n'eſt, pour le Comte de Mirabeau, qu'un échelon pour atteindre à des crimes nouveaux & inconnus.

La péroraiſon de la lettre précédente ſera donc

la diviſion que nous prendrons pour tracer la vie du Comte de Mirabeau. Nous allons en indiquer quelques chapitres. Cette vie formera un calepin en deux volumes que nous réſervons aux Juges de Tournelle, à qui cinquante ans d'aſpects hideux & mille regiſtres de forfaits, n'ont donné qu'une foible idée des conceptions du Comte de Mirabeau.

FILS INGRAT, MAUVAIS PERE.

Ecoutons ſon père le Marquis de Mirabeau écrivant à ſa bru, dame MARIE-EMILIE DE COVET DE MARIGNANE, COMTESSE DE MIRABEAU.

Il a (*le Comte*) menti, inſulté, calomnié; c'eſt ſon métier.

Quand un forcéné, dont le caractere a été tâté tant de fois, ſeroit ſuſceptible d'amendement, choſe abſolument impoſſible, il s'eſt fermé toutes les portes à une réintégration quelconque, par les libelles infâmes & répétés qu'il a publiés contre ſon pere avec une fureur qui ne pouvoit avoir d'objet que la fureur même, & le ſot orgueil de faire du bruit en faiſant détourner tout le monde.

De toutes parts je reçois des lettres de créanciers de dettes les plus baſſes, d'engagements mépriſés, de déſordres accumulés qui ne peuvent mener loin la CATASTROPHE.

Laiſſons-le filer ſa corde. . .

Je ne me ſuis pas fait prier pour prendre à tout prix les meſures néceſſaires pour châtier mon fils, pour le contenir, préſerver à jamais de ſes fureurs & ſa femme & ſon fils. A cet égard j'ai tout fait, & perſonne ne m'a ſollicité. Mais s'agit-il d'accroître & d'aggraver ſon opprobre? On n'a pas beſoin de moi pour cela.

J'ai à aviſer & pourvoir finalement *à ma propre ſûreté*, à la vôtre & à celle de votre enfant.

O ! que le cœur eſt oppreſſé de voir un vieillard reſpectable, & toujours bon pere, avouer de ſa main ces craintes épouvantables !

ÉPOUX FÉROCE ET CORROMPU.

Ecoutons Madame la COMTESSE DE MIRABEAU. Elle-même donne l'eſquiſſe de cette diviſion du réſumé où les faits ſeront énoncés.

On peut fixer l'époque des ſévices (*du Comte de Mirabeau*) & des mauvais traitements au moment même du mariage.

Il ne ſe paſſoit pas un ſeule journée qui ne fut marquée par quelque ſcène. Au milieu même des empreſſements les plus affectueux Mr. de Mirabeau avoit l'art de faire naître quelque diſcuſſion, qui étoit ordinairement terminée par des procédés indignes.

Par-tout où les deux époux ſe trouvoient, des tiers étoient témoins de quelques ſcènes affligeantes. La dame de Mirabeau étoit habituellement expoſée à des repro ches injurieux, *à des coups*, *à des outrages*, *à des ſouflets*, *à des violences de toute eſpece. Le temps de ſa groſſeſse ne fut pas même reſpecté.*

Madame la Comteſſe de Mirabeau méritoit-elle un tel ſort ? Ecoutez ce qu'en dit ſon reſpectable beau-pere.

(*Son eſprit*) cette jeune femme voit clair en tout, & très-clair. Si j'avois quelque vice à cacher ou quelque défaut cher à mon amour propre, je me tiendrois fort ſerré devant elle. Encore un coup elle voit tout (*ſon ame*) & a d'ailleurs l'ame ſi ſenſible, ſi délicate & ſi bonne, que ce qu'elle ne ſauroit voir ni combiner, faute d'expérience, elle le ſentiroit.

Ce n'eſt donc point un MATIN ÉBOURIFFÉ qui en impoſeroit à des organes auſſi fins & à une tête auſſi droiturière que l'eſt celle-là ; mais cette jeune femme eſt ſinguliérement attachée à toute idée de devoir.

Il faut parvenir, M. le Marquis (*de Marignane*) à nous mettre une fois pour tout en ſûreté, & ſurtout Madame votre fille, qui eſt horriblement menacée dans des lettres interceptées.

Cette ſûreté ſe trouva dans la réclusion du MATIN ÉBOURIFFÉ par ordre du Roi. Mais le ſerpent ſe reploya, débita mille flagorneries, aux uns, mille contes aux autres, des promeſſes à ceux-ci, du phœbus à ceux-là. On le relâche.

Le Père continue.

L'uſage qu'il fit de la condeſcendance & ſorte de ſurſis que lui valurent ſes belles phraſes, fut d'enlever Madame de M.... & de SPOLIER ſa maiſon. Il n'a plus d'autre expédition à faire que d'enlever ſa propre femme pour s'en faire un ôtage & tirer, par elle, le parti qu'il pourra de vos biens; plus une expédition eſt folle, plus elle lui rit, parce qu'il prend cela pour de l'éclat .... Une telle manière ne peut aller loin.

PARENT DENATURÉ.

Ecoutez le Comte de Mirabeau qui veut brouiller le père & la fille, & ſe venger de tous les deux. Ecoutez ce ſcélérat.

Mon beau père!.... ah je le reſpecte trop pour lui plonger un poignard dans le ſein.... Mais, ſi je diſois un mot...ah! mes juges, reſpectez les ſecrets domeſtiques & croyez que vous ne connoiſſez que les moindres de mes malheurs.

Mon beau père eſt trompé. Ce n'eſt pas par moi qu'il ſera détrompé ; je préférerois ma perte à une telle

extrêmité. Mais que Madame de Mirabeau oſe paroître, qu'elle profere une plainte, que cette plainte me ſoit communiquée, ma réponſe eſt prête.

Le Comte de Mirabeau a deſavoué cette horrible diffamation.

Ah ! ſcélérat ! puiſque tu la déſavoues, tu l'as inventée. Je te connois bien. Tu te fais gloire de tes crimes, de tes vols, de tes parjures, du viol, de l'inceſte .... Comment n'oſerois-tu en convaincre les autres ? .. Oh ! qu'il eſt affreux de vivre, pour qui reſpire le même air que le Comte de Mirabeau !

ENNEMI DE LA VERTU.

Extrait des trente-ſix Notes ſur la dénonciation de l'agiotage.

Page 3. *Éclairer mes concitoyens ſur les déſordres de l'agiotage, étoit le plus grand ſervice qu'il fut en moi de leur rendre.*

Tous ceux qui le connoiſſent en ſont parfaitement convaincus. Barbouiller du papier, dire des mots avec emphaſe, & d'un ton de prophétie, répandre la méfiance, le trouble & le déſordre, dans la ſociété entière de la nation, & puis en tirer ſon profit, c'eſt là uniquement ce dont il eſt capable, il cherche à faire à la nation entière ce qu'il a fait aux familles, aux particuliers HONNÊTES, HOSPITALIERS ET CHARITABLES, QUI L'ONT REÇU DANS LEUR SEIN, qui l'ont ſecouru noblement, généreuſement, & quelquefois au-delà de leurs moyens, & pour toute récompenſe le ſerpent envenimé les a mordus... qu'il ſoit extrait de cette ſociété qu'il déshonore & qu'il veut troubler !

Page 5. *C'eſt la faute de mon eſprit & non celle de mon cœur.*

Que l'homme eſt biſarre ! il fait l'éloge de ce qu'il n'a pas : lui ! un *cœur* ? lui *donner ſa vie ?* il n'eut jamais de cœur que pour faire le mal. Il a toujours été *lâche*, comment ſauroit-il mourir pour le bien public ?

Page 10. *Comment ai-je été récompenſé ?*

Ingrat ! parce que l'argent a ſervi à de ſales plaiſirs faut-il oublier le ſalaire ?

Page 12. *Mille indignes excroqueries.*

Quelle étourderie de prononcer ce mot.

Page 14. *C'eſt le privilège de la vertu.*

Ce n'eſt certainement pas par la pratique qu'il connaît le privilège de la vertu.

Page 16. *Elles trouveroient mieux leur place dans un greffe criminel.*

Avec ſon nom, ſoit en France, ſoit en Angleterre ; où il eſt BURINÉ tout au long.

Page 124. *Punition qui n'a jamais bravé [celle du mépris univerſel.*

Punition au contraire toujours bravée par lui, dans toutes les actions de ſa vie civile & littéraire dans ſes achats, dans ſes emprunts, dans ſes excroqueries, &c. &c. &c.

(Il y a cinq &c. à l'original.)

O ! Bons citoyens, de quel poids doivent être ces Notes, lorſqu'elles ſont écrites de la main d'un bienfaiteur ? Et quel bienfaiteur encore ? un militaire, homme de qualité, ſéduit, trompé, joué, baffoué, volé, pillé pendant vingt ans par le Comte de

Mirabeau d'une maniere auſſi baſſe qu'incroyable. Et cet homme a ſauvé Mirabeau de la honte, de l'infamie, de la faim, de la nudité... O ! voyez, voyez !

Lettre du Comte de Mirabeau.

Je ne poſſede dans la nature que 15 liv. (quinze francs) ni moi, ni Madame de Néra n'avons plus le moindre chiffon à mettre en gages, il m'eſt impoſſible de partir d'ici ſans payer. Ce n'eſt donc plus le cas de louvoyer, ne veux-tu, ou ne veux-tu pas me tirer de peine; il eſt tems de te décider, je ne réclame que les droits que me donne l'amitié, mais je la réclame au milieu de la criſe la plus cruelle. Ce que tu jettes tous les jours par la fenêtre pour donner des dînés fols au tiers & au quart, qu'aſſurément tu n'aimes pas autant que moi, me tirerait de peine.

Je ſais que tu as voulu faire porter des meubles chez moi, mais tu vois aiſément qu'avec 15 liv. je ne les ferai pas monter, ainſi il faudrait me rendre le ſervice d'y pourvoir. Bon jour mon ami; une réponſe cathégorique, je t'en ſupplie; car je ſuis très-malheureux.

Songe que le 20 on a droit de me chaſſer.

M

Ce 17 Juillet au ſoir 1784.

P. S. Tu auras beau me dire de placer du vin de Tokai, tant que tu ne m'en enverras pas une montre. On n'achete point ſur parole & j'en aurai déjà vendu ſi j'en euſſe donné à l'eſſai.

Vous voyez comme il mêle à ſes baſſes demandes les reproches inſolents. Sa crainte, de voir échapper ſa proye, ſe trahit. Il ne ſera

pas content qu'il n'ait dépouillé ſon ami, de ſon argent, de ſes meubles, il veut vuider ſa cave.

Lettre du Comte de Mirabeau au même.

Un des Marchands de vin que je t'ai adreſſé, vient de m'écrire qu'il voulait prendre tout ton vin de Bordeaux & de l'hermitage, & que tu as répondu, FROIDEMENT, que tu voulais vendre tout ton vin à un ſeul. Je ne puis croire ce fait, dans un moment où tu me l'offres pour derniere reſſource, & où tu ſais que dans la plus affreuſe ſituation je n'ai pas un ſou. Si cela eſt, je ſaurai que penſer de tes phraſes & de ton amitié. *En attendant, je te prie, que nous arrêtions demain au matin nos comptes & que tu me remettes les titres de mes vieilles dettes.*

Signé MIRABEAU, Fils.

22 *Juillet* 1784.

Que dites-vous de cette profondeur de ſcélérateſſe? menacer l'amitié même pour mieux dévorer l'ami! il veut arrêter ſes comptes! & il n'a pas un ſou. Comment un ami tendre & de bonne foi échaperait-il à ce brigand? Eſt-il d'amitié plus vive & plus aveugle que celle qui ſe lie de par tels bienfait?

Lette du Comte de Mirabeau au même.

Il eſt de fait que je n'ai plus ni colles (cols) ni mouchoirs, ni chemiſes, & pas une paire de manchettes d'été, fais moi donc, ſi tu en as le moyen, faire une douzaine de chemiſes, au moins deux douzaines de colles (cols) & autant de mouchoirs.

Quant à couvrir mon corps, un habit de ſoye carmélite, & un frak tout ſimple avec des veſtes & des culottes de Nanquin ou de baſin, c'eſt tout ce qu'il me faut; choiſis un frak comme tu voudras; pour le linge, ſi tu trouvais un hazard, cela me ſeroit

rait absolument égal. Pourrais-tu me procurer aussi quelques bas de soye ; il ne faut pas montrer la corde, mon ami, & ce n'est qu'à la dernière extrêmité que je t'avertis de ma misére Je ne sais exactement plus même comment me montrer.

M.

Ce Mardi 7.

Le lecteur est prié d'attendre la publication de la vie du Comte de Mirabeau, pour être convaincu que les lettres qu'il vient de lire sont les moins basses, les moins flétrissantes de près de deux cents autres que j'ai en main ; elles sont écrites à divers amis, & partout c'est le même jeu, le même but, les mêmes perfidies, les même mots. Si le Comte de Mirabeau ne disparaît pas de l'univers connu à l'apparition des mille & mille preuves que je lui veux offrir de sa scélérateſſe, je ne pourrai dire autre chose sinon que son effronterie surpasse ses crimes, mais je ne le crois pas possible.
VIL ÉCRIVAIN, LASCHE FRIPON, &c. &c. &c.

Lettre du Comte de Mirabeau.

Londres 41 *Août* 1784.

Mon ouvrage relatif à l'Amérique est ici dans son vrai pays & je voudrois faire LA DOUBLE SPÉCULATION de l'y publier & d'y en imprimer la traduction pour l'Amérique Tu vois qu'il m'importeroit de connoître un libre honnête homme, s'il en est, & sur-tout de lui être recommandé, car je ne me vanterai pas moi-même, & le vrai moyen de déprécier mon ouvrage, est d'aller chercher des *chalands*.

. . . . . .

Qu'il fait beau voir après de tels aveux le Comte de Mirabeau trancher du vertueux, du généreux, du patriote cosmopolite, & sur-tout de l'homme de qualité qui annonce par-tout sa future ambassade.

Au reſte, voici l'inventaire de la garde-robe de M. l'ambaſſadeur & de Madame l'ambaſſadrice Nehrat, Agnès-Nérat, Comteſſe de Mirabeau, Van-haren, ſa noble compagne. Cet inventaire eſt extrait des papiers de juſtice de la cour d'OLD-BAILEY.

Pour M. le Comte.

16 Chemiſes.
1 Culotte de Nankin.
1 Caleçon de toile blanche.
1 Vieille veſte d'été brodée.
1 Paire de ſouliers neufs.
12 Mauvais bas dépareillés.
1 Chapeau.
50 Volumes tant brochés que reliés.

Pour Madame la Comteſſe.

4 Chemiſes.
1 Paire de mitaines.
1 Chemiſe de linon.
1 Robe à l'anglaiſe.
14 Serviettes.
10 Mouchoirs.
1 Vieux Manchon.
1 Domino noir.
4 Jupons.
2 Camiſoles d'Indienne.
2 paires de poches.
4 Corſets.
1 Vieille péliſſe blanche.
3 Mantelets très-vieux.
2 Vieux tabliers de gaze.
1 Paquet de chiffons.

C'eſt au milieu de ces richeſſes que le Comte de Mirabeau oſe accuſer ſon ſecrétaire le Sr. Hardy de l'avoir volé. Lequel des deux étoit le voleur?

Lettre du Comte de Mirabeau.

Je ſuis dans les angoiſſes depuis trois jours, mon ami, dans de telles angoiſſes que je n'ai pu quitter que des quarts d'heure; & que mon ſeul domeſtique a toujours été en l'air. J'ai eu de tes nouvelles. Mais j'en voulois ſavoir par moi-même, & je voulois diner avec toi aujourd'hui, lorſque j'ai ſu que tu n'y étois pas. Patience donc, & Dieu veuille que je ne ſois pas gité avant de te voir.

Quoiqu'il en ſoit, HARDI *déſire que je te parle des ſix louis qu'il m'a prêtés, avant mon départ & je le fais*; mais moi qui te parle, je n'ai pas de quoi payer un fiacre, pour faire mes affaires les plus preſſées Je ne tire pas un ſol de mes chevaux. Ma mère ne me prête pas un écu. En un mot, je ſuis dans la criſe la plus cruelle en tous ſens & j'eſpére en toi ſeul, juſqu'à ce que cette fuſée ſoit démêlée. Bon jour mon ami.

Signé MIRABEAU, Fils.

3 *Juin* 1784

C'étoit peu pour le Comte de Mirabeau d'accuſer celui qui friponnait lui-même. Il s'avoue traître & auteur d'un manuſcrit que le Sr Hardi doit avoir volé pour le remettre au miniſtre de France. Semoncé ſur le contenu de ce manuſcrit, il balbutie, pérore, ergotiſe; ſemoncé de nouveau, il cherche ce qu'il pourra dire, & c'eſt encore un de ſes propres vols, qui lui ſert d'excuſe. Il dit que le manuſcrit volé à lui Mirabeau eſt la correſpondance ſecrette de Voltaire & de d'Alembert.

Quel eſt ce Manuſcrit? il exiſte. M. le P..... de C..... le poſſéde. Le Comte de Mirabeau eſt lié avec Mr. de Chamfort ſecrétaire de S. A. Il voit ce livre curieux, il le demande pour le lire; les refus ne l'effarouchent pas; il ſe reploye en cent manières; il ſurprend, il excroque le premier volume, rentre chez lui, le diviſe, & le fait copier pendant la nuit. Qui l'a copié? le Sr. Hardy qui nommera tous les copiſtes.

Cette filouterie vous étonne-t-elle de la part du Comte de Mirabeau.

EXTRAIT des trente-ſix Notes.

Je ne ſais s'il eſt vrai *qu'il a toujours été recommandé par le temps dans* ces ſublimes productions: mais ce qu'il

y a de certain & de prouvé, c'eſt qu'il s'eſt toujours aidé des penſées, des phraſes, des recherches des autres. Un vol littéraire ne lui coûte pas plus que d'excroquer un ouvrier, un marchand, un ami, auxquels il achete, auquel il emprunte, & lorſqu'ils réclament le leur ils reçoivent pour réponſe *qu'ils me laiſſent tranquille ſanscela je me mets à cheval ſur mon interdiction & ils perdront les fraix.*

Si l'on pouvoit voir ſon porte-feuille, que de gens on y trouveroit recélés ! mais il le tient bien caché & il ne s'ouvre qu'à chaque nouvelle production, pour en tirer les ſecours auxiliaires dont il a beſoin. Voyez ſa brochure ſur la caiſſe d'eſcompte ſur l'Eſcaut &c. &c. Que de manuſcrits découſus, repartis & copiés dans une nuit par pluſieurs copiſtes réunis, malgré les paroles d'honneur les plus ſacrées de le lire ſeulement C'eſt ainſi & à ce titre qu'il partage avec M. le P. de C. l'unique collection des lettres de M. d'A. à M. d. V.

Billet du Comte de Mirabeau a l'auteur de la note précédente.

J'ai reçu le mémoire intéreſſant que tu as bien voulu me faire paſſer, mon ami, & je t'en remercie. J'ai envoyé un mémoire à ta jolie dame. Tu me rendrois un vrai ſervice ſi demain tu pouvois me prêter ton caroſſe dans la matinée. Il faut que je porte mon mémoire chez tous les membres du Bureau de M. de Beaupré. Mon caroſſe eſt briſé & je n'ai pas de quoi prendre une remiſe.

Note en *P. S.* au bas de ce billet, de la main de celui à qui il eſt adreſſé.

C'eſt de mon mémoire de Ruſſie & de celui concernant ce qui s'eſt paſſé au camp de V....., dont il parle. Mémoire que je lui ai redemandé en vain, & qu'il prétend s'approprier d'après ce que m'en a écrit ſon Secrétaire.

Lettre du Comte de Mirabeau.

Voilà mon cher....., a peu près ce que tu as deſiré pour le Prince de Feurſtemberg, veux-tu que j'y

joigne la copie de la lettre du Marquis d'Arlandes? mon rapporteur me garda ſi long tems hier, que quand je courus chez Chamfort où je ne pouvois me diſpenſer d'aller, il auroit été déjà tems de retourner chez toi. Si tu y ſoupes, j'irai ſouper avec mes bons & nobles amis. Mande-moi tout de ſuite ſi tu veux la copie de d'Arlandes. Envoie-moi la ſuite du compte rendu du camp de Normandie, & le plutôt que tu pourras ton voyage de Ruſſie; ou plutôt, le plutôt que tu pourras, conſtitue-moi ton Secrétaire. *Vole & me ama.*

Singe MIRABEAU, F.

Ce Samedi 8.

Avec de telles reſſources le Comte de Mirabeau non moins que SCUDERY imprime un livre tous les mois. Ce filou littéraire eſt encore mieux filoux pécuniaire. Il a mille moyens de réuſſir, il a toujours une maîtreſſe à produire & à faire eſcompter comme une lettre de change.

EXTRAIT DES TRENTE-SIX NOTES.

Il n'a plus d'amis à ſéduire, plus de femmes à duper, à deshabiller. Et la Fille Nérat reconnue malade, d'ailleurs uſée par les proſtitutions auxquelles il l'a forcée dans tous les pays, notament à Londres, pour pouvoir ſubſiſter, il faut bien qu'il écrive pour vivre, qu'il aſſaiſonne ſes écrits de menſonges, de méchancetés, d'impudences, pour les rendre intéreſſants.

Lettre très-curieuſe du Comte du Mirabeau à l'aureur de la Note précédente.

Tu es bien bon, mon ami; & d'autant plus que ma pauvre amie m'inquiete, cette toux perſévérante la teraſſe. Mais s'il ne t'étoit pas très-incommode de faire ce bouillon chez toi, je le préférerois bien, car le pauvre ménage n'a pas une écuelle de terre. On lui ordonne des bouillons de rouelle de veau, avec

du chou rouge & des navets coupés ; ſi tu peux faire faire chez toi la proviſion du jour, je l'enverrai, prendre tous les matins à l'heure que tu me diras. L'être intéreſſant (*Madame de Nérat*) que tu verras demain, ſi tu veux manger des cotelettes avec nous, eſt un tréſor de bonté qu'il eſt doux de poſſéder ; & qu'il faut poſſéder pour le connoître. Pour ſa beauté ces derniers huit jours l'ont abſolument flétrie ; mais deux jours de calme & de ſanté la rendroient rayonante. Tire-nous de ce CAPHARNAUM, & crois que je porte tes procédés dans mon cœur.

Ce Samedi 7

Billet du Comte de Mirabeau au même.

Madame de Néhra vient de perdre une tante qui répare un peu les torts que lui avoit fait l'autre. Il lui faut une robe noire pour allez chez l'Ambaſſadeur grand juge de la nation y faire les formalités néceſſaires. Te ſeroit-il poſſible de nous procurer à crédit tout de ſuite une robe de raz de St. Maur, car nous n'avons pas un ſou. La marchande de modes de ta femme lui donneroit auſſi quelques chiffons à crédit.....

Je n'ai que des boucles ridicules & non portables & point de boucles de jarretieres, pourois-tu m'en procurer une paire ? je n'ai pas un ſeul caleçon portable, fais m'en faire tout de ſuite ſix. Il me faut néceſſairement auſſi au moins une culotte noire.

M

Ce Jeudi 7

O ! ſublime Mirabeau ! puiſque l'occaſion s'en préſente, ſouffrez que je vous avertiſſe humblement d'un oubli. Les grands hommes ont la tête ſi remplie qu'ils ne ſauroient penſer à tout. Je ſuis ſûr que ſi vous aviez propoſé à la France l'agiotage des femmes en échange de celui des actions, cela auroit donné plus de poids à votre dénonciation ;

car daignez calculer le dividende qui vous en eſt réſulté à Berlin.

Rappellez-vous que la Marquiſe de *Fleury* une fois en action ſur la place rendoit toujours *à la baiſſe* à meſure que vous vouliez la jouer *à la hauſſe*, vous mîtes bien en circulation tout le plâtre & les gazes néceſſaires à la faire monter ; malgré toutes vos fineſſes & *l'eſtampillage* que vous lui imprimâtes, l'action vous demeura & le dividende fut un effet au porteur, qui vous enjoignit de décamper de Berlin le plus promptement poſſible.

Or d'après cette épreuve, le meilleur moyen de couler bas les agioteurs de Paris ſeroit de les amener finement à l'échange d'actions que je vous propoſe, une fois que les femmes ſeroient en actions, on ne manqueroit pas de s'appercevoir qu'en ce jeu le dividende eſt très-périlleux. Les joueurs à la baiſſe que vous favoriſez tant, ſeroient leur coup, & finalement l'agiotage diſparoîtroit de Paris comme vous avez diſparu de Berlin.

Filous de Paris ! approchez ; voici des recettes que va vous fournir le Comte de Mirabeau.

Moyen de ſe défaire d'un domeſtique malade, ſans le payer.

La veille de votre départ, jouez cette ſcène : affectez une tranſe cruelle ſur un oubli de papiers à *Bignon* ou autre part. Careſſez votre domeſtique, à qui vous devez 1400 liv., priez-le tendrement de vouloir bien monter ſur un cheval, que vous ferez louer par lui-même, mandez-le, cherchez vos papiers à la hâte ; dès que le domeſtique eſt parti, décampez d'un autre côté ; la quittance ſera faite.

Moyen de voler une Montre à ſon Perruquier.

Quand votre perruquier vous peignera, ſaiſiſſez le moment où, en face de vous, il laiſſera pendre le

cordon de ſa montre ſur vos mains; récriez-vous ſur ſon luxe Tirez enſuite cette montre en jouant, extaſiez-vous en admirant la beauté du bijou, en flattant le goût du coëffeur; empruntez la montre, ſous le prétexte d'en acheter une pareille le même jour. Mettez ſubitement le bijou dans votre poche, ne le rendez plus, & vous aurez une montre.

Moyen de voler une bague.

Profitez du moment où votre ami (l'Auteur des trente-ſix Notes), qui veut ſe défaire d'une bague, en reçoit l'offre de cinquante louis, mettez empêchement à ce marché, en exaltant la bague, le goût du poſſeſſeur; en feignant de vous rappeller que Mr. tel ou tel en cherche une de grand prix, paſſez ſubitement la bague à votre doigt, avec promeſſe d'en rapporter cent louis; enjolivez l'eſcamotage de grands mots; ajoutez une décoction de flagorneries, coulez y quelques embraſſades; ſortez; vendez la bague; gardez l'argent: la choſe eſt faite.

Moyen de voler un Provincial.

LETTRE du Comte de Mirabeau.

Au nombre de mes auxiliaires tu peux compter un jeune avocat provincial qui n'a que 70 ou 80, 000 francs de bien; mais enfin c'eſt quatre-vingt mille francs; mais qui me cautionnera. A ce propos, je te dirai qu'il a paſſé à mon ordre des mandats de ſa belle mere ſur un M. Macquéri adminiſtrateur de ſon habitation à la Martinique, l'un eſt échu, l'autre à échoir à Pâques; il y en a pour 1000 (mille) écus, & j'en pourrois avoir pluſieurs autres; vois ſi tu pourrois tirer parti de cela pour le moment. Bon jour, cher ami, que ton âme & ta tête ne s'endorment point.

Signé MIRABEAU, Fils

8 Janvier 1784.

BILLET

BILLET du Comte de Mirabeau.

Je t'envoye, mon cher..... les deux mandats sur M. Macquéri, qui te tiendront notes des vingt louis que tu a bien voulu me prêter avec l'infatigable générosité d'*un homme qui n'eſt riche que de ſes bienfaits.* Je t'embraſſe de tout mon cœur. J'en aurai pluſieurs * *ai beaucoup* d'autres, ſi ceux-là réuſſiſſent.

M. F.

Ce Mercredi

* l'italique effacé tout noir.

MOYEN d'attraper quatre louis à un Chevalier, la premiere fois qu'on le voit.

LETTRE du Comte de Mirabeau.

Je vous adreſſe, mon cher Chevalier, un petit paquet qui vous expliquera mieux mon voyage que les rumeurs abſurdes auxquelles il a donné lieu. Liſez-le avec intérêt, & parlez-en avec amitié!

Je vous prie, s'il eſt en votre pouvoir, de m'en envoyer une preuve, qui ne vous ſera pas long-tems à charge. Arriéré en tout ſens & ſur-tout par mon voyage, je reçois à l'inſtant un commandement de payer 70 livres, & je n'ai pas 70 ſols, vous êtes plus voiſin de moi de moi que..... faites-moi paſſer, je vous prie, quatre louis que lui ou moi vous rendrons demain ſans nulle faute. J'uſe avec vous d'une confiance que je ſerai bien honoré & flaté de trouver en vous. Adieu & aimez-moi.

Signé le Comte de Mirabeau, Fils.

4 Juin 1784.

MOYEN de paſſer le tems au Château d'If.

Séduiſez la femme du Cantinier, brouillez-la avec ſon mari, gagnez le Chirurgien pour faire changer d'air à ce mari; pendant ſa maladie, eſſayez de faire

noyer ce mari en offrant dix louis aux Mariniers. Quand il eſt parti, continuez de coucher avec la femme, faites-la décamper, adreſſez-la à vos amis de la ville de Graſſe. Ayez ſoin d'empocher quatre mille francs que vous eſcamotez à la femme, qui les a eſcamoté au mari; faites réjouiſſance avec l'argent du Cantinier, ne lui laiſſez que *ſon petit enfant :* s'il revient, tombez-lui ſur le corps & battez-le bien, juſqu'à ce que les Invalides du Château vous empêchent de le tuer. Cela fait vous vous ſerez bien amuſé.

Voyez la lettre ſignée MOURET, *Cantinier du Château d'If, du 11 Février 1775, au greffe du Parlement de Provence.*

Secret éprouvé pour aller au bal de l'Opéra quand on manque de pain.

Lettre du Comte de Mirabeau à l'auteur des trente-ſix notes.

Il peut m'être utile, & il m'eſt agréable, mon cher...., car je ne me fais pas meilleur que je ne ſuis, d'aller au bal maſqué ce ſoir; mais maſqué. Si j'euſſe ſuivi en 1781, les chances que m'ouvrirent pendant l'hiver les bals d'opéra, j'aurois fait loi à qui m'écraſe aujourd'hui : ſix francs de chauveſouris, ſix francs de billet, & à dire vrai, le billet de ma compagne de bal; c'eſt-à-dire, dix-huit liv. ou un louis dérangent-ils aſſez tes finances pour que je n'y doive pas penſer? tout eſt dit, & j'ajouterai en hauſſant les épaules : *belle fantaiſie qui me paſſoit par la tête d'aller faire le bel eſprit au bal, quand je ſuis aſſez bête pour n'avoir pas un ſou dans ma poche!* autrement j'irai & nous excuſerai tout deux en diſant : *c'eſt un billet mis à la loterie.*

Bon jour mon ami. M. F.

Ce Dimanche.

Secret pour excroquer l'argenterie de l'auteur des trente-ſix notes, en affectant les plus beaux ſentimens du monde.

Lettre du Comte de Mirabeau.

Mon ami, je ne veux point de *tes plats*, qui

peuvent t'ôter ton crédit, déparer tes affaires & ta maiſon, & déplaire à ta femme; mais tu me ſauveras le plus mortel embarras ſi par toute autre voie tu peux me procurer quelques louis le plutôt poſſible.

Bon jour mon cher, M. F

Ce Mardi

N. B. *L'argenterie fut miſe en gages.*

Moyen efficace de faire appréhender ſa mere au corps, & de ſe venger d'elle quand elle ne donne pas de l'argent.

Perſuadez à votre mere, preſſée d'un beſoin d'argent, que vous avez trouvé un prêteur. Faites-lui ſigner pour 5000 livres de lettres de change, à courte échéance, négociez-les & diſparoiſſez. Votre mere ſera empriſonnée à coup ſûr.

Extrait d'une lettre cotée B. 3. du Comte de Mirabeau.

De Bruxelles le 16 Mai 1784.

Il me revient de Paris, des propos *lâchement* bas & perfides . . . . voilà des gentilleſſes de mere . . . *Donnez-lui encore cinquante louis lui diſoit magnifiquement l'Abbé; il eſt généreux M. l'Abbé, & ſon encore eſt plaiſant...* je voudrois qu'elle (ſa mere) ne tint pas des propos qui compromettent très-ſérieuſement Madame de Nérat, & qui peuvent très-aiſément me forcer à faire un MANIFESTE contre ma mere qui ne ſeroit ni à ſa louange ni à celle de ſes ENTOURS. . . .

Moyen infaillible de ſe jouer de tous les ſentiments, de ne pas faire grande dépenſe d'eſprit, de montrer la noirceur de ſon âme, & le ridicule de ſon orgueil & d'exprimer dans une ſeule phraſe le comble de la perfidie & la ſcélérateſſe.

Lettre du Comte de Mirabeau à l'Auteur des trente-six Notes, avec ratures.

A Lyon, 4 Fév. 1784.

Pourquoi te plains-tu de moi mon très-cher ? . . . je t'ai écrit d'Auxerre le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Très-probablement les servantes de cabaret ont fait une ablution de ma lettre. Tu as reçu celle de Lyon, parce que je l'ai mise moi-même à la poste ; je suis parti, parce que j'ai dû partir. Je ne te l'ai pas dit, parce que je n'ai pas dû te le dire, ce n'est point un manque de confiance. Tu as trente titres plus forts les uns que les autres pour mériter la mienne ; c'est honneur, & tu en conviendras. Au reste je comptois être absent dix jours & faire ressource ; je le serai un mois & je réussirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je suis, & qui ne pouvoit que devenir plus cruel par mon voyage, dès que mon voyage ne seroit pas fructueux, est tombé sérieusement malade ; & je me suis vu au moment de réunir à une perte très-sensible, celle d'un secours très-indispensable ; il est hors de danger, mais je me vois forcé de lui consacrer quelques jours en-

Lettre du Comte de Mirabeau à Madame sa mere, sans ratures.

A Lyon 4 Février 1784.

Vous m'écrivez une lettre froide & même dure ma très-chere maman, & je ne la mérite nullement. Je vous ai écrit d'Auxerre le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Vous avez reçu celle de Lyon, parce que je l'ai mise moi-même à la poste. Je suis parti parce que j'ai dû partir ; je ne vous l'ai pas dit ; parce que je n'ai pas dû vous le dire. Ce n'est point manque de confiance ; c'est honneur & vous en conviendrez. Quant au reproche de ne pas reconnoître votre tendresse, il afflige mon cœur ; mais il ne sauroit le blesser. Il est trop gratuit, & trop injuste. Au reste je comptois être absent dix jours & faire ressource ; je le serai un mois & réussirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je suis & qui ne pourroit que devenir plus cruel pour mon voyage, dès que mon voyage ne seroit pas fructueux, est tombé sérieusement malade, & je me suis vu au moment de réunir à une

core, parce qu'enfin c'eſt bien le moins de faire les affaires de celui qui ſe met en quatre pour faire les nôtres, & de ſoigner ſa convaleſcence.

Je t'écrirois d'Auxerre de prendre mes chevaux & de renvoyer mon cocher. Si tu n'as pas reçu ma lettre, comment du moins ne t'es-tu pas cru aſſez maître chez moi pour l'ordonner, ſur-tout toi alimentant ces animaux à qui j'ai de l'argent & la belle ..... pouvant en avoir beſoin?

Je crois & je vois que mon départ a dû faire une grande ſenſation. *On m'a dit à la Baſtille; BASTA GOSI. Mon pere en rit, dit-on, encore; je doute qu'il rie du retour.*

Ma mere me boude; mais elle m'a fait les plus beaux éloges du monde de toi PUISSIONS-NOUS NE PAS NOUS REPENTIR TOUS DEUX DE TA FACILITÉ. Au reſte fais lui ma cour, cela eſt capital. Bon jour cher ami. Mets toi bien dans la tête que je vivrai & mourrai le plus affidé des tiens.

MIRABEAU, Fils.

perte très-ſenſible celle d'un ſecours très-indiſpenſable. Il eſt hors de danger; mais je me vois forcé de lui conſacrer quelques jours encore, parce qu'enfin c'eſt bien le moins de faire les affaires de celui qui ſe met en quatre pour faire les nôtres & de ſoigner ſa convaleſcence.

Je crois & je vois que mon départ a pu faire une grande ſenſation. On m'a dit à la Baſtille : patience; mon pere en rit dit-on encore, je doute qu'il rie du retour. Je ſupplie le bon Abbé qui, lui ne me grondera point parce qu'il ne s'abandonne pas à un premier mouvement de voir v..... & de ſavoir ſi le rapport pour l'interdiction eſt clos, parce qu'auſſi-tôt arrivé je veux faire danſer ceux qui s'égayent de mon voyage.

Non-ſeulement .... ne m'envoie point d'argent; mais il me mande qu'il ne peut pas m'en envoyer. Cela m'obligera de prolonger de quelques jours mon voyage, parce que ce n'eſt qu'à un terme préfixe que je puis avoir la ſomme ſur laquelle je compte. Mais enfin je la rapporterai; & j'eſpere que vos affaires prendront une fin. Je vous ſupplie de croire que vous me trouverez toujours

prêt à y sacrifier mes propres intérêts, & qu'une caresse de vous ou un mot tendre me tiendront plus à cœur toute ma vie que les spéculations les plus séduisantes pour tout autre. Agréez l'hommage de mon très-tendre respect; & permettez que mon Abbé trouve ici celui de ma tendre, inviolable & éternelle amitié.

M. F.

Ce seroit anticiper sur les faits d'un résumé curieux, que d'exposer ici tout ce que je pourrois dire. Il me suffit d'annoncer & d'affirmer seulement que dans le nombre, presque inextricable, de piéces justificatives & décidément probantes qui seront contenues dans la vie du Comte de Mirabeau; il ne se trouve pas, même dans ce qui est écrit par lui, une phrase, une ligne, un mot, une lettre, une virgule, qui soient en sa faveur. Tout, décidément tout, prouve contre lui.

L'homme corrompu ne sauroit montrer du mépris à personne qu'on ne le lui rende avec usure.

Comte de Mirabeau. *Dénonc.... de l'Ag.* pag. 14.